Neuvième Année. Dimanche 10 Octobre 1897 N° 14.



LA CVRIOSITÉ

REVUE DES SCIENCES PSYCHIQUES

Directeur-Rédacteur en Chef : ERNEST BOSC

ABONNEMENTS : France et Étranger, 1 an........ **6** francs

ADMINISTRATION : 6, Place Saint-Michel, à Paris, et à Nice

AMOUR, JUSTICE

Après l'amour du prochain, rien n'est plus beau que la Justice, c'est le don divin par excellence.

Si l'homme aimait, s'il était juste, toute loi, toute codification seraient inutiles, car l'homme qui aime son semblable, non seulement ne le vole point, mais il partage au contraire avec lui tout ce qu'il a, s'estimant heureux encore de pouvoir lui tendre une main secourable.

Donc répandre l'amour et les sentiments d'équité et de justice, c'est améliorer pour toujours l'espèce humaine.

Or, si notre époque est si tourmentée, si angoissée, si misérable, c'est qu'elle a méconnu et méconnaît totalement les deux principes primordiaux de toute civilisation :

L'AMOUR ET LA JUSTICE

et leur a substitué l'*Injustice* et l'*Egoïsme*, l'EGOTISME même, car il a fallu créer un néologisme pour dénommer un vice nouveau, le féroce égoïsme moderne.

Nous ne vivons plus en civilisés, c'est bien évident, mais en sauvages, en Peaux rouges, véritables.

Le seul mobile de l'activité humaine n'est pas aujourd'hui bien faire, mais s'enrichir et cela à tout prix, par tous les moyens et alors on foule aux pieds tous les sentiments, tous les devoirs tout ce qui est respectable : on assassine son frère pour posséder : la question du pain le prouve.

Aussi l'animal le plus dangereux pour l'homme, c'est l'homme même.

Homo homini lupus !

L'homme pour son semblable est un loup véritable.

Le fameux *Struggle for life* de la Juiverie Anglo-Saxonne est devenu une véritable calamité publique.

Les Gouvernements, qui tous chantent la paix, arment toujours pour le futur égorgement général et les hommes sont assez fous pour se prêter à cette criminelle et ruineuse ignominie ; et les haines entre nations créent la haine entre tous les hommes de même que la misère que crée les armements, attise la haine entre les citoyens.

Et la France laisse faire !

La France autrefois si généreuse et à qui l'Europe a donné la mission, la haute mission d'empêcher les massacres en Orient ; cette généreuse France a failli à son mandat ; elle a laissé écharper par celui qu'autrefois on nommait le Grand Turc et aujourd'hui le Grand assassin, le Grand *Saigneur*, elle a laissé massacrer des milliers d'hommes : 300,000, dit-on ! Mais qui connaît ou connaîtra jamais le chiffre exact des victimes !

Notre malheureuse France a laissé juguler ensuite le vaillant petit peuple Grec !

Ce sont là des infamies qui se payent tôt ou tard, et chèrement.

Le Sultan Rouge certes expiera ses crimes, mais ceux qui avaient pour mission d'empêcher le misérable d'accomplir ses forfaits, ceux-là aussi sont responsables, beaucoup plus même que le Sultan, car *on l'a laissé faire !*

Et si un homme poignardait celui que Clémenceau a appelé le *Dernier des lâches*, ce ne serait qu'un vil assassin, mais le sinistre personnage de Ydilzkiosk est un grand monarque, un excellent potentat, seulement il massacre par profession.

Décidément, nous n'aurions jamais cru que le civilisé fin de siècle, presque du XXe fut aussi bête !

Ne déplorons pas toutefois cet excès de bêtise ou plutôt d'avachissement général, car toute action amène une réaction et qui sait alors ce qui pourra arriver ?

ERNEST BOSC.

LITTÉRATURE SPIRITUALISTE

(COMMUNICATION MÉDIANIMIQUE)

Vivre de sa plume est honorable, si on instruit, éclaire, ou amuse ses lecteurs, en restant toutefois dans les limites de la Bienséance, en évitant ainsi que le fait le gros des plumitifs de tremper sa plume dans l'encre du scandale pour s'en faire plus facilement de la notoriété.

L'écrivain de profession qui doué par la nature d'une belle intelligence la cultive sans cesse par l'étude donnant tout son temps à ses productions littéraires est l'ouvrier de l'Idée, il fournit à ses contemporains l'aliment mental des pensées. Si cet homme honnête et consciencieux est pénétré de la grandeur de sa tâche, de la noblesse de sa position, s'il ne sacrifie jamais aux goûts dépravés du grand nombre, afin d'augmenter ses profits littéraires, celui-là, ce rare écrivain a le droit de vouloir être largement payé de son travail, et nous trouvons, qu'en notre pays de France, il ne l'est point assez, en regard de notre voisine l'Angleterre, où le vrai mérite est deux fois plus apprécié et surtout rétribué.

Ceci admis, occupons-nous des écrivains mystiques, ceux qui nous intéressent le plus, les plus rares, malheureusement.

A ceux-ci, nous dirons, votre œuvre est sainte, comprenez-en la grandeur, comprenez-la assez pour vous y dévouer corps et âme; c'est vous dire, travaillez sans espérer de salaire, car à l'heure présente, vous n'êtes et ne pouvez être compris, même de la plupart des hommes sortis des grandes Ecoles, *à fortiori* de la foule qui ne sait et ne peut penser... Contentez-vous de semer vos bonnes pensées, vos semences de lumière dans vos livres et dans vos journaux, qui dans le siècle prochain seront avidement recherchés, comme pâture intellectuelle !

Que cette espérance soutienne vos courages, excite votre ferme volonté à produire des œuvres initiatrices, si utiles à l'aube d'une Renaissance spirituelle des nations...

Vous m'objecterez avec une apparence de raison que votre travail de littérature mystique occupant vos journées et le ciel ne vous ayant pas fait naître millionnaire, il est juste que vous retiriez un gain de vos écrits...

Hé bien ! vous avez tort de vouloir l'impossible à l'heure actuelle à cette fin de siècle, où aucune tartine littéraire n'est acceptée de notre société corrompue, énervée jusqu'à la folie, sans qu'elle soit préalablement recouverte d'une couche plus ou moins épaisse de beurre Sadique!... Vous savez cela aussi bien que moi!... Alors que faire? Le corps ayant ses besoins inéluctables que l'on ne peut jamais réduire qu'à un minimum !

Il faut faire une chose bien simple, si l'écrivain mystique possède un peu plus que ce minimun voulu, qu'il se dévoue à sa noble mission d'éclaireur d'avant-garde sans en attendre la rétribution en ce monde; nous sommes heureux, hâtons-nous de le dire, que plusieurs spiritualistes soient actuellement dans cette bonne voie.

Mais ceux, m'objecterez-vous, dont la tête et le cœur sont pleins d'enthousiasme et de bonne volonté pour la cause spiritualiste (n'importe l'Ecole) et qui n'ayant aucune indépendance de fortune éprouvent le besoin d'élever la voix pour le triomphe de la vérité, pour l'émancipation du peuple: que doivent-ils faire, pour vivre matériellement du fruit de leurs œuvres?

Il faut que ces cœurs ardents commencent d'abord par chercher une occupation quelconque, voire même manuelle pour fournir à leur entretien et à celui de leur famille, s'ils en ont une, puis dans leurs heures de loisir, confier au papier feuille par feuille, les nobles inspirations de leur cerveau, ensuite après bien des années de recueillement et grâce à des économies ou à la noble charité de personnes plus fortunées, le livre bien pensé, longuement revu et médité vera le jour!... Il sera alors dans toutes les mains des partisans de la Doctrine ou Philosophie qui a inspiré l'auteur hautement moral et dévoué et ainsi il rentrera au moins dans les frais matériel que lui a coûté son long travail; son œuvre, fruit de ses longues heures de méditation durant lesquelles jamais l'idée d'une rétribution quelconque n'est venue entraver l'écrivain, le faisant hésiter de proclamer telle ou telle autre opinion qui pourrait en empêcher ou même en diminuer la vente.

L'écrivain mystique ou simplement spiritualiste ne doit pas, je le répète, prétendre à cette époque, vivre de sa plume, ou même l'espérer, c'est de toute impossibilité... L'Indépendance de son verbe, par conséquent de sa vitalité, en serait altérée.

Ne récriminons donc pas sur le peu de succès des productions littéraires mystiques.

Les Spiritualistes, qui appartiennent au

peuple, accablés d'injustes impôts ne pouvant s'ils ont des enfants surtout, acheter des livres ou s'abonner à des Revues. Quant aux plus fortunés, et il y en a un certain nombre, s'ils comprennent et aiment les spéculations mystiques, qui leur donnent la preuve d'un existence au-delà de ce monde, ainsi que la certitude de revoir les biens-aimés partis avant eux, ces gens plus fortunés font la sourde oreille et ne veulent pas s'imposer les obligations que créent ces admirables doctrines, qui dévoilent les mystères de la destinée de l'homme. Ces personnes sont bien coupables de ne pas retrancher de leur superflu, après l'aumône distribuée aux Meurts-de-faim, celle qui servirait à propager la vérité aux foules, venant ainsi en aide aux écrivains altruistes absolument dévoués, non en les payant, ainsi que des mercenaires ou des commis, mais en propageant leurs œuvres, en les achetant et les distribuant gratuitement aux spiritualistes pauvres et même plus, en les offrant bénévolement aux riches ignorants, qui ne songent même pas à les acheter.

On trouve toujours le moyen de se payer une distraction inutile, souvent même nuisible à la santé et on recule, se disant adepte fervent de telle ou telle Ecole Spiritualiste, de dépenser une somme même modique pour soutenir une cause à laquelle, on a puisé tant de consolation, tant de joie !

Ceci dit, que chacun fasse son *mea culpa* et reconnaisse que nous n'avons rien exagéré dans les lignes que nous venons de rapidement tracer.

M. A. B.

UNE

CÉRÉMONIE BUDDHIQUE

Quelques jours après la clôture du Congrès International des Orientalistes, nous avons assisté, au *Musée des Religions*, à une cérémonie Buddhique intéressante, surtout quand on étudie la philosophie qui s'en dégage.

Cette cérémonie, dite *Office Buddhique de paix*, a été célébrée par l'Anagârika Dharmapala que nous avions eu l'occasion de voir au Congrès.

A onze heures moins quelques minutes, M. Guimet, directeur du Musée, a dit aux nombreux adeptes et aux amateurs du Buddhisme que :

« L'officiant, l'Anagârika Dharmapala célébrerait son office au milieu d'une cuisine et ne demanderait qu'un simple chandelier ; mais que lui a désiré rendre la cérémonie plus authentique, aussi avait-il transformé en chapelle fort bien décorée la bibliothèque circulaire du Musée et l'avait ornée comme il l'avait vu à Ceylan dans une cérémonie analogue.

« LAnagârika Dhamapala ne désirait qu'une chose, c'est que chaque personne en venant ici ne perdit pas de vue qu'il s'agissait d'une cérémonie religieuse et non d'une figure de cotillon. Chaque assistant sera donc tenu, avant de pénétrer dans le temple, de bien se pénétrer des idées de respect que chacun doit professer dans un lieu saint, pour la religion qui s'y pratique et quelle qu'en soit la dénomination. A cette solennité il y aura des officiants, pris dans le public, qui assisteront le prêtre dans l'accomplissement de ses devoirs religieux.

« Ils seront tenus de se conformer aux prescriptions suivantes :

« Garder à la main jusqu'à l'autel une fleur entièrement dépouillée de ses feuilles sans jamais céder à la tentation, quel que soit le parfum qui s'en dégage, de la respirer.

« Répéter par trois fois les mots qui termineront la prière que dira l'officiant en *sanscrit*. Ils devront en outre n'avoir pas consommé depuis la veille de boisson alcoolique. Tous ceux qui s'engagent à suivre à la lettre ces recommandations n'ont plus dès lors qu'à me suivre en marchant par file indienne derrière moi. »

Après ceci, chacun se mit à gravir l'escalier qui conduit au premier étage et, après avoir traversé les salles réservées aux antiquités hindoues, on pénétra dans la bibliothèque, transformée en chapelle, comme nous l'avons dit plus haut.

Pour permettre à tout le monde de bien voir ce qui va se passer, on a placé des tentures en étoffe rouge sur des bancs qui forment ainsi des sièges. C'est là que s'assoient les profanes et les dames, en assez grand nombre, dont les fraîches toilettes achèvent de répandre par toute la salle une note des plus agréables à l'œil.

Au milieu de la bibliothèque est dressé l'autel, où brûlent 37 bougies devant lesquelles sont déposées les fleurs que chaque officiant avait tenu à la main en entrant. Quand tout le monde est assis, le Directeur du Musée

envoie un des huissiers pour faire introduire l'officiant qui paraît drapé dans un manteau de cachemir orange, le même du reste qu'il porte en ville.

L'Anagârika Dharmâpala est un homme d'une quarantaine d'années, de taille un peu au-dessus de la moyenne et qui semble porter sur son visage amaigri les traces des longues nuits passées en prières. Les yeux, qui brillent d'une lueur d'inspiré, paraissent refléter tout l'état d'âme du véritable disciple de Bouddha. Sa voix forte et énergique s'élève au fur et à mesure qu'il parle et on sent qu'elle cherche à faire partager ses convictions à ses auditeurs; malheureusement pour les assistants, Dharmapala parle en anglais et le Conservateur du Musée, M. Milloué, n'a pas toujours traduit fidèlement la pensée de l'officiant ou du moins l'a souvent trop abrégée.

Voici presque *in-extenso* l'instruction remarquable qu'a donnée Dharmapala :

Il a fait, en quelques mots et d'une voix grave et sonore, un court historique du Buddhisme, puis il a dit : « Le culte qu'on va vous montrer est le culte des ignorants, car les intellectuels ne rendent pas de culte extérieur, le seul temple pour eux est leur propre cœur. »

A ce moment, l'Anagârika demande à chacun de répéter avec lui mentalement la prière suivante :

« Puissé-je être pur comme la fleur parfumée. Cette fleur se fane. Ainsi tout change. J'offre cette fleur au Seigneur.

« Je promets de ne pas détruire d'êtres vivants.

« Je promets de ne pas prendre le bien d'autrui.

« Je promets de ne pas me livrer aux plaisirs sensuels.

« Je promets de ne pas prendre de boisson enivrante.

« Paix à mes parents, paix à mes amis, paix à mes voisins. Paix à tous les esprits, même mauvais, qui peuplent l'espace... »

« La religion à laquelle j'appartiens, a-t-il dit ensuite, existe depuis 2,600 ans. Elle s'applique aux ignorants comme aux esprits les plus philosophiques.

« Aujourd'hui si l'on va dans les pays buddhiques, on n'y voit que le culte extérieur. Le culte pur, tel qu'il était pratiqué dans les temps reculés, n'existe plus. A l'heure qu'il est, il ne s'adresse qu'aux ignorants. Le véritable savant épris du culte de sa religion la pratique dans son cabinet de travail.

« C'est dans l'Inde, comme chacun sait, que le Bouddha prêcha d'abord cette religion. A cette époque, les prêtres exerçaient leur influence sur la nation entière; c'étaient eux qui s'étaient arrogé le droit de diriger sans conteste toutes les affaires du pays, notamment le culte, qui était la base fondamentale de l'organisation sociale.

« Les gens ignorants ne pouvaient pénétrer dans les temples, ils devaient se borner à s'en tenir aux approches.

« En voyant toutes les iniquités commises au nom de la religion, Bouddha se décida à intervenir en créant une religion à lui, qui mettait fin à tous ces abus.

« Il dit aux prêtres : Ne perdez plus votre temps en des prières inutiles ; si l'étude des religions vous intéresse, rentrez dans vos foyers et travaillez solitairement.

« Cette nouvelle méthode eut pour résultat de transformer du tout au tout, l'état des choses existant alors. Le prêtre fit place au philosophe et, contrairement aux anciens usages, ce furent les ignorants qui formèrent désormais la clientèle des temples.

« Le Bouddha recommande à ses Adeptes de voyager et de parcourir le monde en tous sens pour y prêcher la religion nouvelle. Il enseigne la bonté et, ce qui ne s'était pas encore vu jusque là, les égards et la pitié que l'on devait envers les animaux domestiques.

« Tout le bien que l'on fait, dit-il, sera rendu.

« L'enseignement de Bouddha se compose de trente-cinq doctrines, qui comprennent la morale, la philosophie et la psychologie.

« Dans la religion buddhique, la fleur est considérée comme l'emblème de la pureté, de même que la lumière personnifie la science. En déposant les fleurs sur l'autel, le fidèle fait le vœux d'être pieux et chaste.

« Celui qui veut arriver au ciel doit être vertueux et s'efforcer d'analyser toute chose pour pénétrer jusqu'au royaume de l'infini.

« L'égalité entre tous les hommes est ensuite proclamée par Bouddha. »

En terminant, l'Anagârika Dharmapâla rappelle qu'il est heureux de se trouver en France, dans le pays qui a donné le jour à Burnouf qui, le premier en Europe, en 1837, fit connaître la religion de Bouddha. A quinze jours près, il y a de cela 60 ans.

« Au reste, ajoute-t-il, le bouddhisme est avant tout une religion éclectique. Quand nous

sommes en France, nous sommes Français; quand nous nous trouvons en Angleterre, nous devenons Anglais. »

Puis on voit le prêtre psalmodier, d'une voix lente et traînante, une litanie religieuse en langue Pâli. La prière terminée, suivant l'usage qui se pratique à Ceylan, le public se partage les débris du cordon qui a servi à délimiter dans le temple l'enceinte sacrée.

Il est onze heures et demie quand tout est terminé. L'Anagârika Dharmapala se retire dans son cabinet de travail, où il est bientôt suivi par quelques journalistes qui viennent lui demander des détails biographiques sur lui-même.

Avant de terminer ce compte rendu fidèle, disons qu'un peu avant l'office proprement dit, le prêtre a présenté à un des assistants un rouleau de câblé de soie jaune, dont il a conservé un bout, tandis que l'on a devidé le reste à travers l'assistance en faisant le tour de la chapelle et le second bout est revenu à l'officiant qui a réuni les deux extrémités; ce câblé représentait une chaîne d'aimentation qui embrassait toute l'assistance comprise dans l'intérieur de ce cercle. Une fois la cérémonie terminée, ce câblé a été rompu en morceaux et chacun des assistants, comme nous l'avons dit, a pu emporter un morceau comme souvenir de la cérémonie.

Disons enfin que l'assemblée a eu une tenue très convenable, très correcte, et qu'aucun plaisantin n'a osé même sourire de la cérémonie simple, mais imposante à laquelle il a assisté; nous nous trouvions à côté de M. Clémenceau.

E. B.

CONGRÈS INTERNATIONAL
DES ORIENTALISTES

La onzième session de ce Congrès s'est tenue à Paris du 5 au 12 septembre, avec le concours d'un grand nombre de savants venus de tous les points du monde. — Nous ne nous occuperons ici que des deux sections qui ont contribué à l'étude des questions qui intéressent plus particulièrement nos lecteurs, c'est-à-dire des sections de l'Inde et de l'Egypte.

Parmi les membres les plus assidus de ces sections nous mentionnerons :

Inde

MM. M. J. Dachona, D. M. de Z. Wickremasingha, A. Boutroue, S. Hodgson, P. Deussen, J. Oppert, Félix Lacôte, R. Sewell, E. A. Manning, C. M. Ridding, S. d'Oldenburg, Emile Sénart, Ernst Leumann, C. A. Elliott, T. W. Rhys Davids, E. Hardy, Henri Froidevaux, Herbert Baynes, A. C. Lyall, Tsuru-Matsu Tokiwai, D. Kennedy, O. Codrington, Sir Raymond West, E. V. Cust, Frau Prof. Deussen, C. M. Duff, J. H. Pullé, Weiskoff, L. Feer, A. Ludwig, Muller, Wilh. Geiger, E. Kuhn, Francesco Cimmino, R. Tollard, A. Roussel, Sten Konow, H. Lüders, Th. Zachariæ, J. N. Reuter, M. Wasanius. C. Bendall, H. Jacobi, Dr Arthur Pfungst, C. Finarajadasa, Hewitt, Sylvain Lévi.

Egypte

Etaient présents: MM. Ed. Naville, J. Lieblein, Apostolidès, Clédat, Aug. Baillet, René Basset, Maspero, Ernest Bosc, J. de Rougé, Pleyte, Neteler, A. Moret, J. Capart, G. Daressy, G. Jéquier, Textor de Ravisi, A. Bœser, Olivier Beauregard, Soerenson, G. Mœller, Fritz von Bissing, Vigouroux, Montet, Emile Chassinat.

Parmi les travaux qui doivent être ici consignés, nous nommerons dans les travaux sur l'Inde. L'Itinéraire de Hieuen-Tsang dans le Gandhara. — Taine's Essay über den Buddhisms. — La Religion védique d'Abel Bergaine. — On the meaning of Tathagata. — Sur une édition nouvelle du Bharatya-Natiaçastras. — Le Dieu Brihaspati dans le Rig-Veda. — The Religion and Sacred Books of the Sikhs. — Sur quelques points d'exégèse Buddhique. — La conception de la *voie* ou du *chemin* dans le mysticisme oriental. — Le Dieu Brahman et la Déesse Savitri.

Dans cette section, M. Speyer a émis le vœu qu'une édition critique du Mahabharata soit entreprise en Europe. Ce vœu est adopté.

Parmi les travaux présentés dans la section Egyptienne nous signalerons plus particulièrement :

Le plan d'un *Thesaurus verborum ægyptiacorum* exposé par M. Erman. Cet ouvrage comprendra autant que possible tous les mots qui sont contenus dans les textes tracés en écriture hiéroglyphique et hiératique : les expressions démotiques et coptes ne seront admises qu'à titre de comparaison. La Commission chargée de la direction de cet important travail se composera des Académies de Berlin. Gœttingen, Leipzig et Munich. M. Erman espère que la mise en fiches sera achevée en 1904 et que la rédaction définitive

du texte pourra être terminée en 1908. L'impression durerait jusqu'en 1913. M. Erman termine en réclamant l'aide de tous ses confrères pour mener à bien cette œuvre capitale pour l'Egyptologie.

MM. Wiedemann, Sethe, Naville et Spiegelberg prennent successivement la parole pour présenter quelques observations. M. Naville conclut en remettant la suite de la discussion à une séance prochaine.

M. Moret commence à rendre compte des fouilles entreprises en Egypte et des travaux publiés depuis le dernier Congrès.

M. Pleyte présente, au nom du Gouvernement des Pays-Bas, un volume intitulé : *Manuscrits coptes du Musée d'antiquités des Pays-Bas*, qu'il a publié avec l'aide du Dr Bœser.

M. A. Moret, lit la « Fin du Rapport sur les travaux égyptologiques depuis le dernier Congrès ».

M. Pleyte, son mémoire sur « Le Papyrus Insinger ».

M. A. Baillet, le sien « Sur quelques vases de bronze ».

M. Touraieff parle sur « Les représentations hieracocéphales d'Osiris.

M. Naville présente une petite boîte en bois couverte de sculptures qui par leur style s'écartent complètement de ce qu'on trouve généralement en Egypte ; il pense que cet objet sort des mains d'un artisan phénicien et qu'il remonte probablement à la XVIIIe dynastie ou à l'époque des Sargonides.

M. Bénédict montre des photographies de bijoux et d'anneaux nouvellement acquis par le musée du Louvre, il croit que ces petits bracelets pourraient être des monnaies. M. Bosc affirme, que ce sont certainement des monnaies, que ces petits lingots d'or proviennent d'un métal étiré à la filière et qui étaient coupés d'une longueur voulue pour produire un poids déterminant telle ou telle autre valeur. Il ajoute que quant à un cartouche de bague, l'inscription qu'il contient est certainement une *Invocation*.

M. Textor de Ravisi lit un mémoire sur la poésie Egyptienne. Il est donné lecture par un secrétaire de la section d'une notice sur la vie de Chabas, par M. Virey.

M. Neteler donne lecture de son mémoire sur les Synchronismes etre les tablettes de Tel-el-Amarna et les chronologies Assyriennes et Babyloniennes.

M. Waldemar Schmidt, lit un mémoire en anglais sur la forme des sarcophages égyptiens depuis la vingtième dynastie. A propos d'un sarcophage qui proviendrait d'Aksoum, en Abyssinie, et qui est conservé aujourdhui dans les galeries d'anthropologie du Muséum d'histoire naturelle, MM. Erman, Baillet, Daressy, E. Bosc, Delille, Naville, présentent quelques observations.

M. Steindorff essaie de démontrer que les « Typhonia » de Strabon ne sont pas des temples, mais une expression géographique.

M. Sethe lit un mémoire sur les plus anciens monuments historiques de l'Égypte, où il cherche à démontrer qu'on peut retrouver les noms d'Ousaphais et de Mibis des listes de Manéthon, sur deux fragments de vases.

M. Erman fait remarquer que, comme ces noms se trouvant sur des fragments de vases seulement, et non sur les stèles, on devrait y voir plutôt les noms particuliers de ces rois, et non leurs noms officiels.

MM. Jéquier, Borchardt, Bosc, Spiegelberg, Daressy, Sethe, présentent plusieurs observations au sujet de ces monuments et de leur lecture.

M. Moret donne l'interprétation de la stèle n° 1 du Musée Calvet, à Avignon.

Un des sécretaires de la section annonce un travail d'ensemble sur le Rituel de la veillée d'Osiris, d'après les textes du temple d'Edfou, et en lit un court résumé.

M. Pierret présente un mémoire de M. Groff sur quelques formules magiques.

M. Crum communique un mémoire de M. Quibell sur la nécropole d'El-Kab, qui est contemporaine de celles que MM. de Morgan et Amélineau ont découvertes à Negadèh et à Abydos.

M. Daressy fait remarquer qu'une invasion Libyenne ne paraît pas vraisemblable, d'après les faits connus aujourd'hui.

M. René Basset présente un mémoire de M. G. Mercier, « Étude sur la toponymie berbère de l'Aouras » et signale un travail de M. de Calassanti-Motylinski, « Le Djebel Nefouça ».

Avant de clore ce compte rendu tellement sommaire qu'il ressemble à un simple procès-verbal, nous devons dire quelques mots d'une communication de M. Halévy sur les Esséniens anciens et modernes ; communication faite dans la dernière séance du Congrès, samedi soir 11 Septembre.

« Il y avait, dit le savant, beaucoup de sectes en Judée, après celle des Pharisiens et des

Saducéens, il existait celle des Esséniens dont je veux vous parler ; je ne vous dirai point ce que nous apprennent l'historien Josèphe, Philon et d'autres encore, mais que les Esséniens étaient une des sectes juives qui s'efforçait de pratiquer la vie la plus pure possible. Les Esséniens pratiquaient le Sabbat dans toute sa rigueur. Cette secte était très nombreuse ; où est-elle passée ? se demande M. Halévy.

« On me répondra qu'elle s'est fondue dans le Christianisme ! Or c'est là une erreur, car aucune des pratiques religieuses Esséniennes n'est passée dans cette religion. »

Alors M. Halévy nous apprend qu'il a trouvé, il y a trente ans, en Abyssinie une grande tribu ou plutôt un peuple, les *Falashas* qui ont conservé la Doctrine Essénienne dans toute sa pureté,telle que l'ont décrite Josèphe et Philon. Ces Falashas ajoute M. Halévy ne font pas de commerce, car ils craignent le serment et qu'ils ne voudraient pas tromper. Ils se lavent constamment pour être d'une propreté stricte, ils évitent de cracher,ainsi que les plaisirs sensuels et ils doivent s'efforcer de contenir le plus possible tous les autres besoins du corps, enfin ils pratiquent la loi du Sabbat dans toute sa rigueur.

Ils ont un génie *La Sabbate*, car dans cette contrée toutes les divinités sont féminines, qu'ils considèrent comme une Entité intermédiaire placée entre Dieu et les hommes et qui obtient de celui-ci tout ce que désirent ses sectateurs.— Ils prétendent que la Sabbate quitte le ciel tous les samedis et traverse le Ghéol ou Enfer pour en faire sortir tous les damnés qui ont ainsi pour leurs souffrances un jour de repos chaque semaine. Cette Sabbate est, du reste, entourée d'une grande quantité d'anges et de génies qui l'accompagnent et lui aident à accomplir sa divine mission.

M. Oppert demande alors à poser une question à son collègue, mais vu l'heure avancée, Mgr Lamy ne permet pas à l'illustre Académicien de parler.

Une discussion assez acrimonieuse s'engage à la suite de laquelle M. Oppert dit : « Si M. le Président m'avait laissé poser ma question, il y a longtemps que la réponse m'aurait été donnée. »

La séance est levée dit Mgr Lamy.

A l'occasion du Congrès une cérémonie Bouddhique a eu lieu au Musée des Religions, nous l'avons relatée plus haut.

E. B.

LA DENTELLIERE DU PUY

(Suite)

Le silence se rétablit complet dans la chambre. Patrice écouta derrière le paravent, la respiration calme de la dentellière faisait supposer un sommeil paisible. Paternot, après plus d'une demi-heure d'attente pénible voyant que tous les phénomènes avaient cessé, alluma les bougies, inspecta la chambre. Autour de lui, rien n'était dérangé, il se leva et avec beaucoup de précaution, il alla regarder derrière le paravent. Mlle Roussel reposait tranquillement la tête appuyée sur son bras nu arrondi gracieusement sur l'oreiller. Elle était très pâle et quelques gouttes de sueur perlaient sur son front, malgré le froid qu'il faisait.

— Quelle est jolie ainsi au repos, pensa Patrice !

Mais aussitôt pensant aux dernières paroles du fantôme de sa femme, il se hâta de regagner son lit en murmurant :

— Comment tout cela finira-t-il ?

Paternot dormit très-bien, tout le reste de la nuit et le lendemain, lors qu'il s'éveilla, Olympe avait déjà quitté la chambre pour aller vaquer à ses occupations.

— Avez-vous mieux dormi cette nuit, M. Paternot, dit la dentellière à son maître en le voyant entrer dans la salle à manger ?

— Ah ! chère, Mademoiselle, répondit en soupirant Patrice, ma femme, m'est apparue hier vers 10 heures... Et cette fois, je n'étais que trop éveillé, car je l'ai entendu et vu, comme je vous vois et vous entends ! Ah ! c'est affreux. Olympe n'avez-vous rien entendu ?

— Absolument rien, Monsieur, j'ai dormi comme un loir, seulement je me sens un peu courbaturée ; j'en suis même toute étonnée, ayant si bien dormi. — Avez-vous, du moins, Monsieur, demandé à Madame Armande ce qu'elle pouvait bien désirer pour venir si souvent de l'autre monde pour vous tracasser ?

— Ma chère enfant, ma femme m'a parlé longuement et m'a dit des choses terribles, que je ne puis répéter !

Olympe se faisant calme, dit à son maître :

— Vous me le direz plus tard, n'est-ce-pas, cher maître, quand je porterai votre nom ?

— Ne parlez pas de cela, chère Demoiselle, ma femme s'oppose absolument, à ce que je vous épouse... D'ailleurs, je vais bientôt mourir... Elle me l'a appris !

— Il devient fou, se dit Olympe ; mais alors, qu'est-ce que je fais ici !... Vais-je encore être

dupe une seconde fois... Ah ! mais non, par exemple !

— Expliquons-nous, Monsieur, répondit Olympe d'une voix irritée... Nous sommes fiancés; c'est donc une offense que vous me faites, de retirer ainsi votre parole, ce sont des sornettes après tout que vous me débitez en prétendant que votre femme vient vous défendre de m'épouser. Avec cela que les morts ont le droit de nous empêcher de faire ce que bon nous semble. Allons, allons, mon cher M. Paternot, si vous m'aimiez aussi sincèrement que vous me l'avez juré, vous avanceriez au contraire le jour de notre union; cela ferait taire la soidisante morte.

— Olympe, Olympe, je t'en conjure, ne me juge pas sur les apparences; je t'adores, mais je vais mourir... Seulement si tu ne portes pas mon nom, tu auras toute ma fortune, je t'en avais déjà donné une partie, mais dès aujourd'hui, je vais refaire mon testament et je t'en donnerai un double; je déposerai l'original chez mon notaire; tout sera prévu.

Mlle Roussel se calma, la promesse étant à bref délai.

Le soir même, Paternot ayant porté son testament chez Me Ratot notaire, remit le double à sa gouvernante, qui le lut avec une joie qu'elle avait peine à contenir, car elle hériterait de plus de cent mille francs ! ! Son maître étant vieux, chétif depuis la mort de sa femme et de plus Mlle Roussel commençait à craindre que la folie ne s'emparât tôt ou tard de son cerveau affaibli... C'est heureux que le testament soit fait, car si le bon homme commettait quelques inconséquences, on pourrait objecter que sa donation n'est pas valable !... qui sait, si le sachant mort, Mme Dublay et son neveu James (car Olympe ignorait le décès de M. Stoup, à Corfou) ne viendront pas réclamer leurs droits. Tout va bien, je resterai fille, mais, cela m'est égal... Je serai riche, riche... Ah ! quel bonheur ! Quand une fille comme moi veut quelque chose, elle y arrive !... Ah, ma petite sœur, qui faites tant la grande dame et qui n'êtes qu'une boutiquière, on vous fera voir qu'on sait son métier de rentière...:

Paternot après la lecture de son testament, faite à haute voix par Mlle Roussel, se recueillit un instant et ce fut pendant ce temps, que la dentellière se fit les réflexions qu'on vient de lire.

Patrice se leva, fit deux ou trois fois le tour de la salle à manger, puis vint se rasseoir soucieux près de sa gouvernante ; il lui prit les mains dans les siennes et lui dit d'un ton solennel :

— Mademoiselle, vous ne doutez plus, j'espère de la véritable affection que je vous porte ; j'eusse été bien heureux de vous avoir pour épouse, car vous m'avez inspiré, malgré mon âge, de l'amour ; mais il ne saurait être question de ce sentiment si doux entre nous, malheureusement.

Et comme Olympe regardait fixément son maître pour juger de la sincérité de ses paroles:

— Oui, répéta Patrice, il ne peut plus être question de mariage entre nous... je vais bientôt mourir ; mais pour que je repose en paix dans la tombe et que je ne vienne pas troubler votre quiétude en vous montrant mon fantôme hideux et irrité, vous allez me faire une promesse solennelle, que vous tiendrez quoiqu'il vous en coûte.

(A suivre) M. A. B.

VARIA

Aujourd'hui paraît un nouveau journal spirite *La Renaissance Morale ;* Directeur : M. G. Berger-Bitt. Ce journal sera distribué gratuitement à un grand nombre de personnalités: adresser demandes au Directeur, 15, avenue de Versailles, à Choisy-le-roi (Seine)

Nous accusons réception à nos confrères des journaux suivants, les remerciant, en outre, de la mention faite par eux avec une unanimité touchante de notre étude des 20 premiers paragraphes du *Traité d'Isis et d'Osiris* traduits du grec, œuvre parue dans la *Revue Spirite* de juillet et de septembre.— En octobre paraîtra dans la même revue : *Claude de Saint-Martin*, le *Philosophe Inconnu*, au point de vue théosophique.

Avons reçu le *Lotus Bleu* qui contient une bonne appréciation du Tarot ; *L'avenir Social :* le *Progrès Spirite*, *La Revue Scientifique du Spiritisme*, *L'Humanité Intégrale*, *Le Light*, *Le Luz Astral*, *l'Estrella Polar*, *La Revue de la Havane*, *Il Vessilo Spiritista*, *Le Reformador* et quantité de journaux de l'Etranger, étranger même à l'Occultisme, comme la *Scena illustrate*, superbe Revue mondaine admirablement illustrée.

Nous devons aussi une mention spéciale à la *Revue Générale des Sciences* publiée à Paris, rue Racine. Carré et Naud, éditeurs.

Le 15 octobre paraîtra un nouveau catalogue des *Sciences Occultes*, chez Bodin, 43, quai des Grands Augustins, Paris.

Le Directeur-Gérant : Ernest Bosc.

Nice. — Imprimerie de la *Curiosité*, rue Chauvain, 14